

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## L'insurrection passée

Julien Lefort-Favreau

Number 310, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79742ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lefort-Favreau, J. (2016). Review of [L'insurrection passée]. *Liberté*, (310), 56-57.

Tous droits réservés © Julien Lefort-Favreau, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# L'insurrection passée

Lire les luttes politiques actuelles  
à travers l'expérience de la Commune.

JULIEN LEFORT-FAVREAU

**K**RISTIN ROSS, professeure de littérature comparée à la New York University, n'a publié que quatre livres en près de trente ans. *L'imaginaire de la Commune* est pourtant le second ouvrage qu'elle consacre aux soixante-douze jours où les communards ont réussi à maintenir hors de Paris l'armée de Versailles, moment phare de l'histoire insurrectionnelle européenne.

Son premier livre consacré à cet événement, *Rimbaud, la Commune de Paris et l'invention de l'histoire spatiale* (1988), allait à contre-courant de l'idée reçue selon laquelle Rimbaud s'était tenu à l'écart de l'agitation de la Commune, idée commode lorsqu'on aime croire que la littérature est à l'abri du monde. Ross y proposait une lecture brillante des poèmes qui figurent avec perspicacité l'histoire se déroulant sous les yeux du poète, intégrant au cœur même de ses vers les slogans entendus dans la rue et les discours anarchisants qui circulaient alors. On retient de ce livre l'analyse du poème « Démocratie », que je me permets de citer dans son entièreté tant il est d'une fulgurante modernité :

Le drapeau va au paysage immonde, et notre patois étouffe le tambour. / Aux centres nous alimenterons la plus cynique prostitution. Nous massacrerons les révoltes logiques. / Aux pays poivrés et détrempés! – au service des plus monstrueuses exploitations industrielles ou militaires. / Au revoir ici, n'importe où. Conscrits du bon vouloir, nous aurons la philosophie féroce; ignorants pour la science, roués pour le confort; la crevaision pour le monde qui va. C'est la vraie marche! En avant, route!

Fabrice Luchini, simultanément populiste et élitiste, a beau dire sur les grandes scènes de Paname que *y'a rien à comprendre chez Rimbaud*, Kristin Ross nous révèle tout de même que ces beaux vers parviennent à créer dans l'espace du poème une relation *spatiale* entre les milliers de massacrés de la Commune et les sinistres balbutiements du colonialisme « des pays poivrés ». Son *Rouler plus vite, laver plus blanc* (1995) observe que la modernisation de la France à la fin des années cinquante se manifestait – dans les films, les romans,

les publicités – par une multiplication de véloces voitures américaines et d'efficaces appareils ménagers permettant aux Français, obnubilés par leur entrée fulgurante dans la modernité technologique, d'éviter de poser leur regard sur l'Algérie. Finalement, *Mai 68 et ses vies ultérieures* (2002) tente de rectifier l'idée que les événements de mai sont réductibles à une bouffonnade hédoniste dans le Quartier Latin; il s'agirait plutôt, selon elle, d'un authentique moment politique qui parvint à créer des alliances inédites entre étudiants et ouvriers, mais aussi entre les ouvriers de la région parisienne et ceux en province.

On le comprend, pour Kristin Ross, deux choses importent : la manière dont se construisent les identités et les solidarités politiques, et la manière dont les luttes politiques s'incarnent dans une organisation spécifique de l'espace. Cela la place dans la droite lignée de Rancière (dont elle a traduit *Le maître ignorant*), mais aussi d'Henri Lefebvre. Ainsi, c'est à distance que l'Américaine observe l'histoire de la France et son organisation spatiale singulière, écartelée entre son parisiano-centrisme et ses antennes coloniales à la fois bien concrètes et pourtant absentes du discours. Ross a cette particularité de contrarier les idées préconçues, les refoulés identitaires et historiques, l'occultation de révoltes politiques – mais toujours sans avoir l'air d'y toucher. Elle passe par Rimbaud pour parler de la Commune, par Françoise Sagan pour aborder la guerre d'Algérie et même parfois par le passé pour éclairer le présent. Chez Ross, le passé n'est jamais vraiment passé et l'ailleurs n'est pas si éloigné.

Est-il donc si anodin de revenir sur la Commune aujourd'hui, alors que se multiplient les débats sur l'éducation, la souveraineté nationale, l'écologie, autant de sujets qui animaient les assemblées populaires de 1871? Pour Ross, il est évident que cette instabilité sociale (notamment en Europe) force une remise en question de l'organisation du travail et du temps : « Il est de plus en plus évident, notamment depuis la dislocation de sociétés comme la Grèce et l'Espagne, que nous ne sommes pas en passe de devenir des travailleurs immatériels habitant cette techno-utopie capitaliste créative et postmoderne que nous annonçaient les futurologues

**KRISTIN ROSS**

*L'imaginaire de la Commune*

Traduit de l'anglais par Étienne Dobenesque  
La Fabrique, 2015, 192 p.

il y a une dizaine d'années – et qu'ils continuent d'essayer de nous annoncer désespérément aujourd'hui encore. » La fragmentation des horaires n'est pas véritablement source de liberté et de flexibilité. Ce capitalisme *soft* et créatif s'est cassé les dents en 2008 et le livre de Ross, qui relève à la fois de l'histoire des idées et de l'histoire culturelle, saisit bien cet air du temps :

La manière dont les gens vivent aujourd'hui [...] me laisse penser, à moi comme à d'autres, que le monde des communards nous est en réalité bien plus proche que le monde de nos parents. Il me semble tout à fait raisonnable que des jeunes gens d'aujourd'hui, qui n'auraient pas très envie de faire carrière dans la conception de jeux vidéo, la gestion de fonds spéculatifs ou la bureaucratie des smartphones, s'efforçant de trouver une place et des façons de vivre à la lisière de diverses économies informelles, expérimentant les possibilités de *vivre différemment aujourd'hui*, et leurs limites, au sein d'une économie capitaliste mondiale florissante, bien que ravagée par la crise, puissent trouver intéressantes les discussions qui occupaient les réfugiés et compagnons de route de la Commune dans le massif du Jura dans les années 1870, qui amenèrent la théorisation de ce qu'on appela le « communisme anarchiste » – discussions qui portaient sur les communautés décentralisées, sur la manière de les faire naître et prospérer, et de la « fédérer » par des liens de solidarité.

Kristin Ross ne croit pas que le passé donne de leçons. Si le progrès existait, ça se saurait. Simplement, elle voit dans le contexte politique actuel la possibilité de réactiver certains débats noués lors de la Commune autour du salariat (notamment celui des femmes) et de la division du travail manuel et intellectuel. Parmi la constellation de réflexions suscitées par le récit que fait Ross, récit qui déborde très largement de l'espace-temps de la Commune, certaines méritent tout particulièrement notre attention.

La Fédération des artistes de Paris, initiée par Gustave Courbet, en appelait à un « ralliement de toutes les intelligences artistiques », à un dépassement de la division entre beaux-arts et arts décoratifs, critiquait sévèrement l'assujettissement des artistes à « l'exhibition mercantile ». Se détournant des critères esthétiques pour évaluer la valeur d'une œuvre d'art, les communards cherchent plutôt à se fédérer autour du processus de fabrication et d'un ensemble de pratiques communes. Ces artistes inventent donc la belle idée de « luxe communal » qui vise à une profonde démocratisation de l'art et d'embellissement de la ville; ils aspirent à transformer l'ensemble des lieux communs et à sortir la beauté des lieux privés. En clair, les débats de la Commune autour de la place et du rôle de l'art dans la société, dont le point culminant est bien sûr la destruction de la colonne Vendôme, ont ceci d'intéressant qu'ils mettent en lumière une division déjà bien effective en 1871 entre l'art et la vie quotidienne – division qui deviendra l'un des chevaux de bataille des avant-gardes historiques du xx<sup>e</sup> siècle. Ross écrit très justement : « Étendre la dimension esthétique, ce n'est pas seulement rendre l'art commun à tous, c'est aussi

l'intégrer au *processus* de faire. » Descendre l'art dans la rue, c'est une chose; le mêler au tissu même de notre vie commune, c'est une autre paire de manches. Ross semble ici vouloir redonner tout son sens au mot « créatif », maintenant si galvaudé par tout un discours nourri à la psychologie et à la soupe de l'industrie culturelle, afin de le détourner de ses usages marchands. Ce débat sur l'art est d'ailleurs également le lieu d'une valorisation de l'éducation publique – voire alternative. Pour les communards, l'art n'est pas instrumental dans la révolution.

La Commune a aussi la particularité d'être une expérimentation socialiste « locale » qui refuse d'être confinée à un « chauvinisme localiste », selon le mot de Kropotkine. Chez

### Kristin Ross voit dans le contexte politique actuel la possibilité de réactiver certains débats noués lors de la Commune.

Élisée Reclus, William Morris et Pierre Kropotkine, figures centrales de ce livre, la Commune de Paris se caractérise par ses ambitions internationalistes, se distinguant très clairement de ses ancêtres médiévaux qui s'appuyaient sur un principe autarcique. L'abolition de la propriété privée ne doit pas, selon ces penseurs, se solder par la formation d'une microsociété isolée mais toujours tendre vers une lutte plus globale. L'isolement peut d'ailleurs, note Kropotkine, mener à la reproduction d'un modèle familial, voire à la domination de figures autoritaires. La solidarité et les camaraderies (avec d'autres communes, avec les campagnes, etc.) ne relèvent pas de l'éthique, elles sont des stratégies révolutionnaires. D'une certaine manière, les communards passent directement du local à l'international, faisant un saut par-dessus l'État.

Ce petit livre, mine de rien, constitue un excellent guide à mettre dans sa poche de derrière pour nous aider à penser *ensemble* ce que le pouvoir a tout avantage à maintenir séparé : ville et campagne, théorie et pratique, travail intellectuel et travail manuel. Il est surtout admirable parce qu'il se permet, avec beaucoup de hauteur et de franchise, de conspuer le capitalisme et son hégémonie, mais aussi de critiquer subtilement plusieurs idées de gauche qui ont pourtant bonne presse. Si plusieurs de mes contemporains semblent trouver qu'À nos amis du Comité invisible (La fabrique, 2014) donne beaucoup à penser, je ne suis pas tout à fait sûr de partager leur enthousiasme. Il me semble que, parfois, cette mouvance théorique et militante privilégie un imaginaire de la *communauté*, voire de la petite communauté. *Mea culpa*, j'utilise moi-même parfois ce mot comme si j'étais atteint de la Tourette. Mais Kristin Ross a le mérite de nous rappeler à l'ordre : détourner l'usage d'espaces communs (comme l'a fait le mouvement Occupy), constitue un excellent point de départ, mais ce n'est pas non plus la panacée. Le *guerilla gardening* et l'apiculture urbaine constituent des arts de vivre alternatifs, mais il est une exigence de penser ces subversions à une échelle bien plus grande et de relire les *futurs du passé* pour comprendre nos propres futurs sans être captif du passé. **L**